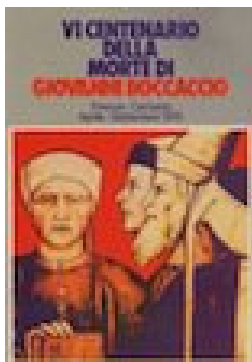


Chapitre 4 :

RIRE ENSEMBLE AVEC BOCCACE



Giovanni Boccaccio (1313-1375) a été, avec Dante et Pétrarque, un des trois fondateurs de la littérature et de la langue italiennes. Ce n'est pas un politique, ni même un homme « engagé » dans l'histoire de son temps. C'est surtout un « écrivain », romancier et poète, et, en tant que tel, il « observe » ce qui se passe autour de lui. Et le XIV^e siècle est profondément troublé, par les scandales de la Cour de Naples (où Boccace avait connu une jeunesse heureuse), par la peste de 1348 qui tue un tiers des habitants de l'Europe, par les guerres entre la France et l'Angleterre ou entre les États italiens, par les corruptions civiles et ecclésiastiques ...



Boccace observe et raconte dans ses nouvelles, en particulier celles du Décaméron. Il nous parle surtout d'amour, de l'érotique au tragique, rompant avec la morale « chrétienne » du Moyen-Âge et avec les tabous dominants, ... encore existants

aujourd'hui ? C'est une véritable révolution, on entre dans la Renaissance, en langue italienne (le « volgare »).

Nous parlerons de la vie de Boccace, et surtout lirons quelques-uns de ses récits, et nous rirons ensemble, des contemporains de Boccace ... et de nous-mêmes.

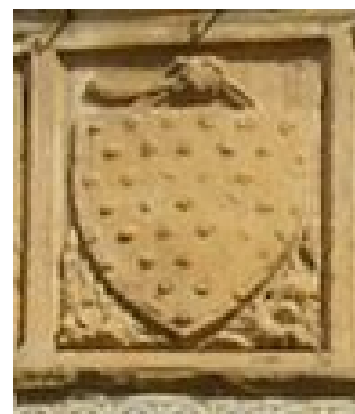


Pier Paolo Pasolini, image du film *Le décaméron* (1970) :
« Le corps, une Terre non encore colonisée par le pouvoir »

Giovanni Boccaccio -Biografia

16 juin 1313 - Naissance de Giovanni Boccaccio à **Certaldo** (ou à **Florence** ?). Il est fils d'un petit marchand et banquier, Boccaccino di Chellino (= Michelino), associé de la banque des Bardi et Peruzzi de Florence. Sa mère est probablement une femme du peuple, qu'il ne connut jamais ; il est élevé par la femme qu'épouse son père en 1320, Margherita di Giandonato dei Mardoli, parente de la Béatrice de Dante, et ses rapports avec sa belle-mère ne sont pas très bons. Mais lui-même a laissé entendre qu'il serait né à Paris d'un ménage parallèle de son père en voyage d'affaires avec une femme noble de la capitale. On n'en saura jamais plus, mais cela semble faux...

Son père était d'origine paysanne et était monté faire fortune avec succès à Florence où il habitait les quartiers populaires de S. Pier Maggiore et de S. Felicità : en 1322, il est nommé consul de la Corporation des Changeurs (« *Arte del cambio* »), un des 7 Arts Majeurs de la ville (Voir leur emblème à droite). En 1326, il est un des trois Conseillers de « *L'Ufficio di Mercanzia* », poste de responsabilité politique ; il y sera nommé à nouveau par Carlo, fils du roi Robert de Naples, appelé par les Florentins à devenir Seigneur de Florence et à la protéger contre Castruccio Castracani, Seigneur de Lucques. Giovanni assiste à son entrée dans la ville avec 1500 mules chargées de bagage, 1910 cavaliers armés, 59 gardes du corps, 161 serviteurs...



Les banquiers florentins : parmi les principaux, les **Bardi** et les **Peruzzi**. Ils prêtent de l'argent contre un intérêt d'au moins 15% (Au roi d'Angleterre au moment de la guerre de 100 ans, les Bardi ont prêté 900.000 florins, les Peruzzi 600.000). L'Église, grande propriétaire foncière, condamne le prêt à intérêt, seul le travail de la terre peut rapporter de l'argent (Adam) ; elle ne se convertira au « capitalisme » qu'à partir de la Réforme. Mais les marchands contournent l'interdiction de « l'usure » par des dons aux couvents, des constructions d'églises, la prière est leur police d'assurances sur la vie éternelle... Les marchands sont nés « plébéiens », les aristocrates et le clergé ne se salissent pas les mains à faire du commerce. Ils s'enrichissent peu à peu et forment bientôt une classe nouvelle, qui élabore une nouvelle culture, se cultive en

parcourant le monde ; le plaisir et l'argent sont parmi leurs valeurs essentielles (Cf. *Décameron*, I, 1, *Le génie du christianisme*, l'histoire de Ser Ciappelletto ; II, 9, *Les bijoux indiscrets*).

On sait qu'il reçut une petite instruction élémentaire, lire, écrire, compter, car son père le destinait à être commerçant comme lui. Il va à l'école de **Giovanni Mazzuoli da Strada**, probablement admirateur de Dante. Il est un enfant d'esprit vif et imaginatif, il écrit ses premières poésies à partir de l'âge de 7 ans, nous dit-il ; il est mal à l'aise dans cette famille qui n'est qu'à moitié la sienne et où son père ne s'occupe que de problèmes d'argent, mais qu'il écoute raconter les événements politiques et économiques contemporains. Giovanni passe son enfance dans cette Florence agitée par des guerres et des troubles sociaux, religieux et politiques auxquels, sinon à travers les récits, il ne semble pas s'intéresser particulièrement, pas plus qu'aux chiffres auxquels son père tente de l'initier !
1321 - Mort à Ravenne de Dante Alighieri.

La jeunesse à Naples

1327 ou 1328 - Son père s'installe à **Naples** et l'y envoie travailler au comptoir des Bardi, dans la « *Ruga cambiorium* », où ils étaient puissants ou chez un confrère. Le père Boccaccino gagne bien sa vie : 145 livres par an (on vit correctement avec 30 à 40 livres par an). Naples est alors une petite ville (30.00 habitants contre 90.000 à Florence), mais capitale d'un royaume dominé par la famille française d'Anjou, on y rencontre donc des français, des commerçants et banquiers de toutes nationalités, des orientaux, des intellectuels, dans ce qui était une grande Université, une des plus anciennes d'Italie, où le roi Robert a fondé une grande bibliothèque ; Naples est aussi une ville-colonie du capitalisme florentin, et le père Boccaccino est bientôt nommé « *consiliarius, cambellanus (chambellan), mercator, familiaris et fidelis Noster* » de la cour, ce qui laisse libre accès à la famille royale. En 1331, Giovanni, poussé par sa vocation poétique, abandonne le droit canon, qu'il prend aussitôt en horreur, mais il y retrouve quantité d'intellectuels, le bibliothécaire Paolo da Perugia, l'astronome Andalò di Negro, le théologien Dionigi di Borgo San Sepolcro, le prêtre grec Barlaam, grand connaisseur de la culture hellénique, des juristes et hommes de lettres par qui il entend parler de l'activité de Pétrarque. L'un de ses meilleurs amis est **Niccolò Acciaiuoli**, fils d'une grande famille de banquiers florentins qui ont prêté beaucoup d'argent à la famille royale de Naples. Giovanni suit entre autres des cours d'astrologie, et fait beaucoup de lectures de mythologie antique, Virgile, Ovide, Sénèque, Apulée, et d'auteurs contemporains, Dante ...



Ainsi, aidé de Niccolò qui est devenu chambellan du roi en 1334, il pénètre peu à peu dans les milieux de la cour de Naples, du roi Robert et de ses frères, le prince de Tarente et le duc de Duras. Giovanni est heureux dans cette cour brillante et dissolue, où circulent les dessous-de-table, emplies de femmes élégantes et libres qui passent des salons de la cour aux plages de Baia. Dans ces conditions, la misère est grande à Naples, où les « barons » locaux, « *hommes ennemis de toute civilisation* » (Machiavel), exploitent les paysans qui doivent souvent se révolter contre cette féodalité décadente. Mais les riches et les ecclésiastiques adoptent une mode luxueuse, abusent des parfums, etc.

Giovanni s'intéresse peu à tout cela, il admire le climat, la sensualité qui règne dans cette cour frivole, la beauté des femmes et la belle musique des théâtres, mais il fréquente aussi bien les ruelles et le port que la cour ; il se servira de tout ce qu'il y verra et entendra pour écrire le *Décameron*. Ne se préparant sérieusement à aucune carrière, il décide de se consacrer à la littérature, et particulièrement à la poésie lyrique d'amour, héritage du *Dolce Stil Novo* de Dante et des poètes florentins. Possédant encore mal le latin, la langue noble qu'il commence seulement à étudier, avant de se mettre au grec, il va pratiquer la langue dite « vulgaire », l'italien, déjà préféré par Dante.



Ci-dessus : Manuscrit de *La Teseida*.



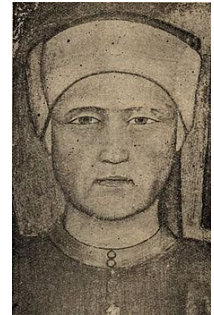
servira de tout ce qu'il y verra et entendra pour écrire le *Décameron*. Ne se préparant sérieusement à aucune carrière, il décide de se consacrer à la littérature, et particulièrement à la poésie lyrique d'amour, héritage du *Dolce Stil Novo* de Dante et des poètes florentins. Possédant encore mal le latin, la langue noble qu'il commence seulement à étudier, avant de se mettre au grec, il va pratiquer la langue dite « vulgaire », l'italien, déjà préféré par Dante.

1336 - Parallèlement à la littérature, Giovanni aime les femmes, et il a de nombreuses aventures amoureuses. Il vit à Naples une première grande passion amoureuse pour une femme qu'il appelle **Fiammetta** (petite flamme), dont il laisse supposer que c'est la seconde « princesse » de sa vie, après sa mère, la noble française. Il dit qu'elle fit trembler son cœur dès qu'il la vit. On ne sait pas qui elle était, peut-être la très belle jeune Maria d'Aquino (du nom de son mari, descendant de la famille de St Thomas d'Aquin), fille illégitime du roi Robert et d'une noble française, blonde, cultivée, coquette et aimant les plaisirs mondains, mais les archives de la famille d'Aquin ne permettent pas de confirmer qu'il y eut une « Maria » correspondante. Leur rencontre se serait fait le samedi saint de 1336, dans l'église des Frères Franciscains, San Lorenzo : coup

de foudre dans un échange de regards ! Et dans une église, comme Dante à Florence et Pétrarque le vendredi saint 1327 dans l'église Sainte Claire d'Avignon : on allait aussi à l'église pour pouvoir regarder les jolies filles ! L'amour et le désir de cette femme vont être une des sources principales de la création poétique de Boccaccio, dans un processus qui rappelle le rapport entre Dante et Béatrice, ou entre Pétrarque et Laure : rapport amoureux réel qui aurait duré trois ans, et reprise littéraire mythique. Il racontera un jour comment il s'introduit une nuit dans la chambre où elle dort seule, se déshabille, se couche auprès d'elle, la caresse, l'embrasse, lui ferme la bouche par un baiser quand elle se réveille, et fait l'amour avec elle.

Fiammetta aurait cédé à Giovanni en septembre 1336, dans les bosquets du cap Misène ...

Cet amour inspire la première grande œuvre de Boccaccio, le *Filocolo* (= *la fatigue d'amour*), roman en prose publié en 1336-1338, histoire des amours de Florio et Biancofiore, deux jeunes héros célèbres dans la poésie européenne de l'époque, Floire et Blancheflor en France. Il avait été précédé d'un petit poème mythologique en vers dantesques, *La caccia di Diana* (= *La chasse de Diane*, vers 1335), et d'un autre poème en octaves, le *Filostrato* (= *Vaincu par l'amour*, vers 1335 ou 1338 ?), récit tiré d'une histoire de la guerre de Troie. Il écrit encore entre 1339 et 1340 *La Teseida delle nozze d'Emilia*, histoire de deux héros amoureux de l'amazone Emilia. Mais son père se préoccupe de le voir éperdument attaché à



la recherche de manuscrits latins et grecs, et de ne pas gagner sa vie : Giovanni a dû aller habiter dans un quartier pauvre de Piedigrotta, et il n'a aucun revenu. Il s'adresse en vain à ses « amis », Niccolò Acciaiuoli, devenu un grand de la cour de Naples, ou à Carlo de Durazzo.

Retour à Florence et œuvres de la maturité en italien et en latin

1340 - Giovanni est rappelé par son père et il doit rentrer à Florence, suite à la faillite des Bardi et Peruzzi ; il y vivra désormais ; il ne se mariera jamais et n'aura que des compagnes provisoires qui lui donneront cinq enfants.

1341 - Le père de Boccaccio épouse en secondes noces Bice Ubaldino de' Bostichi. C'est le moment où Florence et Naples sont livrées aux crises : dictature du Duc d'Athènes à Florence en 1343, scandales de la reine Jeanne à Naples à partir de sa nomination à la royauté le 20 janvier 1343 (assassinat de son mari en septembre 1345, et comme dit De Marchi, « *la moitié du XIVe siècle est dominée par le lit de Jeanne* »), mais aussi aventure de Cola di Rienzo à Rome, faillite des Bardi et des Peruzzi en 1340 à Florence (le roi d'Angleterre n'a pas pu rembourser ses emprunts de 1 million 500.000 florins d'or). Giovanni Boccaccio prend parti pour le roi de Hongrie, frère du mari de Jeanne, qui veut conquérir le Royaume de Naples, contre la reine de Naples, contre son allié Nicolas Acciaiuoli, contre la cour angevine (Troisième *Églogue* des *Bucolicum carmen*) ; il est difficile de comprendre pourquoi, probablement dans l'espoir de trouver une place à la cour des Hongrois : les écrivains ne pouvaient vivre alors qu'à l'ombre des puissants ! : les livres coûtaient cher (pas encore d'imprimerie), et le public de lecteurs était très réduit. Mais, après avoir accablé Naples d'exécutions et de taxes, le roi de Hongrie dut abandonner la ville suite à la révolte des Napolitains en 1348. Jeanne et Acciaiuoli reviennent à Naples. Giovanni écrit alors ses quatrième, cinquième et sixième *Églogues*, qui contredisent la Troisième ! Giovanni n'est pas un « politique » !

1342-43 - Boccaccio écrit *l'Ameto o la Comedia delle Ninfe fiorentine* (1341-42), *l'Amorosa visione*, en strophes dantesques, les « *terzine* » dantesques. Entre deux portes, celle de la « vertu » qui est très étroite, et celle des plaisirs mondains qui est large et agréable, Giovanni choisit la seconde. Puis viennent *l'Elegia di Madonna Fiammetta* (1343-44) et *Il Ninfale fiesolano* (1344-46).

1347-1348 - Boccaccio est à Forlì, chez son ami Francesco Ordelauffi qui en est le seigneur de 1331 à 1359 et finalement éliminé par le Cardinal Albornoz qui veut récupérer son domaine pour le pape.

1348-1349 - Épidémie de **peste noire** : la population européenne (54 millions d'habitants) diminue d'un bon tiers ; Florence passe de 90.000 à 50.000 habitants, le père et la belle-mère de Giovanni meurent de la peste, en même temps que la Laura de Pétrarque. Les conditions de vie, de santé, d'hygiène (on se lavait très peu : c'était un acte de péché par adoration du corps ! On jetait les ordures dans les rues, où les porcs se baladaient) (Cf. *Décameron*, 2e journée, nouvelle 5, *Les parfums de Naples*) ; il y avait peu de médecins (60 à Florence, 28 à Venise). Giovanni va décrire cette peste dans l'*Introduction* de la première journée du *Décameron*.

1348 - Après la peste noire, Boccaccio commence à écrire les nouvelles du *Décameron* qu'il conclura vers 1353.

1349 - Mort du père de Boccaccio ; il lui reste la charge de son demi-frère Jacopo, né du remariage de son père avec Bice.

1350 - Il est ambassadeur de la République de Florence en Romagne pour remettre 10 florins d'or à la fille de Dante, Béatrice, religieuse dans un couvent à Ravenne, en compensation partielle des dommages subis par sa famille.

À l'automne, il rencontre **François Pétrarque** à Florence ; avec lui commence alors un long dialogue d'amitié qui orientera Boccaccio dans sa crise spirituelle de l'époque. Pétrarque l'invite à améliorer sa morale sexuelle, ce qui fait que Boccaccio n'aurait montré son *Décameron* à Pétrarque qu'à la fin de sa vie. Et comme Pétrarque vis-

à-vis de son *Canzoniere*, Boccace estima que ses œuvres importantes étaient celles qu'il écrivait en latin : ni lui ni Pétrarque ne croyaient encore à l'avenir du « *volgare* », la langue italienne, langue du peuple et pas celle des savants ! Et de toute façon, Boccace estimait qu'il n'était que le troisième après Dante et Pétrarque !

Pétrarque était alors un des intellectuels les plus en vue dans toute l'Europe, il passait pour le « Virgile du Moyen-Âge », et il avait reçu à Rome en avril 1341 la couronne de laurier du meilleur poète. Boccace va convaincre les Florentins de donner des avantages à Pétrarque pour qu'il revienne à Florence.

Boccace commence la composition du *De genealogiis deorum gentilium*, qu'il continuera à travailler jusqu'à sa mort.

1351 - Il reçoit plusieurs charges de la République, ambassadeur à Naples pour la cession de Prato à Florence par la reine Jeanne, ambassadeur auprès de Ludovic de Bavière pour obtenir son appui contre les Visconti de Milan contre lesquels Florence est en guerre de 1350 à 1353, ambassadeur auprès de Pétrarque à Padoue pour lui proposer la restitution des biens confisqués à son père en 1302, et une chaire à la nouvelle Université de Florence créée en 1321, mais Pétrarque refuse et se met au service de Giovanni Visconti, l'ennemi juré de Florence. Boccace commence aussi la composition du *Bucolicum carmen* qu'il poursuit jusqu'en 1366 ; c'est là qu'il exprime le mieux ses opinions politiques anti-impériales et républicaines florentines ; il hait les Allemands et n'espère plus qu'en les Français (souvenir des Anjou à Naples ?). Voir par exemple la Journée X, Nouvelle 6 du *Décameron*, *Les deux victoires du roi Charles*. À partir de cette date, Boccace mûrit une nouvelle vision politique et littéraire, en partie inspirée par Pétrarque, et qui va le porter à hésiter entre la méditation religieuse (il pense parfois à brûler toutes ses œuvres de jeunesse, mais en 1370 il fera encore une copie de son *Décameron* !) et la recherche érudite et la vulgarisation sur l'Antiquité, qui en fait un précurseur de la Renaissance littéraire.

1354 - Suite à une déception amoureuse, Boccace écrit *Il Corbaccio* (mais pour certains critiques ce ne fut qu'en 1365-1366) et il est envoyé comme ambassadeur auprès du pape Innocent VI à Avignon pour s'assurer de sa position vis-à-vis de l'empereur Charles IV qui voulait descendre en Italie, ce qui inquiétait Florence. Il est aussi envoyé à Certaldo pour organiser la lutte contre un brigand qui infestait la région. Pétrarque soutient l'empereur, mais Boccace le déteste, d'autant plus qu'en 1355 il a couronné du laurier poétique le médiocre poète Zanobi da Strada, son ancien camarade d'école. Boccace avait estimé que c'est lui qui aurait dû être couronné !

Il Corbaccio est un traité contre la luxure des femmes qui font souffrir les hommes amoureux, et un appel à se méfier d'elles (le « corbeau » noir serait un symbole de l'amour qui fait souffrir ; il pourrait s'agir aussi d'un vieux français, « *courbache* », fouet contre les femmes). C'est le rappel d'une veine anti-féministe de Boccace, déjà visible dans l'histoire d'Alatiel (Journée II, Nouvelle 7, *Les Mille et Une Nuits d'Alatiel*). Boccace commence aussi le *De casibus virorum illustrium* (Des malheurs des hommes illustres) et le *De montibus, silvis, fontibus, lacubus, fiuminibus, stagnis seu paludibus, de nominibus maris*, sur lequel il travaillera jusqu'en 1374. Il envoie à Pétrarque une édition de Saint Augustin, cadeau d'une valeur inestimable, avec des œuvres de Cicéron et de Varron qu'il avait recopiées. Plus tard il copia pour Pétrarque un volume de Tite Live.

1355 - Boccace est invité à Naples pour être le poète d'Acciaiuoli à la place de Zanobi, mais Acciaiuoli l'oublie et part dans les Pouilles, Boccace doit rentrer chez lui.

1357-1359 - Il transcrit les œuvres poétiques de Dante, et écrit une biographie, le *Trattatello in laude di Dante*. Il rencontre Pétrarque à Milan en 1359, et, stupéfait de voir qu'il n'y a pas d'œuvre de Dante dans la bibliothèque de Pétrarque, il lui en envoie une de ses copies en 1360.

1360 - Il invite et héberge à Florence le moine calabrais Leonzio Pilato pour lui faire traduire les poésies d'Homère, et il fait créer pour lui le premier poste d'enseignement du grec à l'Université de Florence. Sa maison de Florence devient un centre où se retrouvent les premiers intellectuels humanistes, Coluccio Salutati, Filippo Villani, Vittorio Marsili. La classe politique de Florence est agitée par un complot des 6 « magnats » expulsés du pouvoir par le parti guelfe dans lequel il y a beaucoup d'amis de Boccace ; mais celui-ci n'intervient pas à part quelques textes, lettres ou sonnets contre la médiocrité des guelfes. Après la visite secrète du moine Gioacchino Ciani, qui lui prophétise sa mort proche, Boccace est troublé et prévoit de détruire toutes ses œuvres, pour faire pénitence. Pétrarque l'en dissuade en 1364. En difficulté financière, Boccace va en vain à



Naples voir Nicolas Acciaiuoli qui le reçoit très mal.

1363 - Il part trois mois chez Pétrarque à Venise, puis est envoyé comme ambassadeur auprès du pape Urbain V, qui vient d'être élu pape à Avignon en 1362 et régnera jusqu'en 1370. Il s'agit de lui confirmer l'appui de Florence dans son intention de revenir à Rome.

Boccace hait Venise comme il aime Naples (Voir les nouvelles 2 de la Journée IV, *La chute d'un ange* ; et la nouvelle 4 de la Journée VI, *Une grue qui n'a qu'une patte* : les Vénitiens sont des « *bergoli* », des voyous, des ignorants. Mais il dit souvent autant de mal d'autres villes, comme Sienne (Journée VII, Nouvelle 3, *Le vermifuge*).

1362-71 - Après avoir à nouveau tenté de s'installer à Naples, où il déménage en 1362 avec tous ses livres et son

jeune frère, il dédie à Andreola, la sœur d'Acciaiuoli, son *De mulieribus claris* (Des femmes célèbres), 106 biographies, depuis Ève jusqu'à aujourd'hui, où il termine par la vie de la reine Jeanne chantée comme le plus grand honneur de l'Italie. Malgré cela et malgré une invitation de la reine Jeanne, il n'est pas très bien reçu : on ne lui offre qu'une petite chambre ; donc il part bientôt retrouver Pétrarque à Venise en 1367, mais celui-ci est déjà parti à Milan, alors Boccace va s'établir dans la maison paternelle de Certaldo, où il revient chargé de reliques pour l'église. Unique fait positif, il découvre sur sa route à Montecassino des manuscrits de Martial. Avec Boccace arrive à Venise le grand connaisseur de la langue grecque, Leonzio Pilato qui part brusquement pour Constantinople et se noie à son retour en Italie.

Boccace avait reçu les **ordres mineurs** en 1360 des mains du pape Innocent VI : il était devenu un de ces ecclésiastiques qu'il critiquait et ridiculisait dans son œuvre antérieure. En 1367, Boccace est à nouveau envoyé recevoir le pape à Viterbo. Le critique des prêtres dans le *Décameron* est devenu l'ami des ecclésiastiques.

Boccace tente une dernière fois un voyage à Naples à l'automne 1370, mais à nouveau il n'est pas bien reçu et il rentre définitivement à Certaldo.

1373 - Bien que tourmenté par une grave crise d'hydropisie, par une forme douloureuse de gale (comme Pétrarque), et par d'autres maux de santé, il ne lit plus mais refuse les médecins qu'il méprisait (Cf *Décameron*, Journée IV, Nouvelle 10, *Le narcotique* et Journée III, Nouvelle 9, *Le mari retrouvé*, l'histoire de Gillette de Narbonne, et Journée VIII, Nouvelle 9, *L'horifique aventure de Maître Simon*, la farce faite à un médecin charlatan) ; il guérit et accepte durant l'été la charge proposée par Florence de lire tous les jours la *Divine Comédie* de Dante en la commentant. Il commence le 23 octobre dans l'église de Santo Stefano di Badia. Il faut penser qu'encore en 1355, il était interdit de lire les œuvres du « gibelin » condamné Dante Alighieri ! Boccace arrive au chant XVII de l'Enfer, au milieu des critiques de nombreux guelfes florentins ; puis en septembre 1374, la maladie l'oblige à s'arrêter et il rentre à Certaldo. Avant sa mort, il aura prêché contre « l'abominable acte vénérien » qu'il célébrait dans ses œuvres de jeunesse.

1374 - Pétrarque meurt à Arquà le 19 juillet en lui laissant 50 florins d'or en testament, Boccace ne l'apprend que 3 mois après et il en souffre beaucoup.

1375, 21 décembre - Mort de Boccace à Certaldo, dans une solitude rude, seul son petit frère Jacopo vit avec lui et toute sa famille. Pendant ce temps, vient à Florence un diplomate anglais, plus jeune, Geoffrey Chaucer, dont les *Contes de Canterbury* sont considérés comme le *Décameron* anglais, mais ils ne se rencontrèrent jamais. Boccace est enseveli dans l'église San Jacopo de Certaldo.

1497 - Savonarole fait brûler le *Décameron* avec les œuvres de Dante et les *Rime* de Pétrarque.

Contre-Réforme - On n'édite Boccace qu'après suppression des textes qui critiquent les ecclésiastiques : l'Église n'est pas favorable à la liberté d'expression ! À Florence, une commission coupe, récrit le *Décameron*, on en change les noms : 13 nouvelles sont touchées. L'ange Gabriel devient le roi des fées, la religieuse amoureuse du jardinier devient une comtesse, etc. Ugo Foscolo recommanda qu'on ne le donne pas aux jeunes filles ; dans les bibliothèques, on cacha le texte sous la couverture de *Pinocchio* ... Mais Boccace lui-même fut persuadé que la langue de l'avenir était le latin.

La société du *Décameron*.

1348-1353 - Boccaccio écrit les *Nouvelles* du *Décameron* : trois jeunes hommes et sept jeunes femmes fuient Florence et se réfugient dans une villa à la campagne pour échapper à la peste et passent dix jours à se raconter des histoires, selon un thème quotidien. La villa est un lieu de rêve, où l'on s'évade totalement des problèmes de mort évoqués par les moralistes comme punition de Dieu : c'est un lieu de vie qui triomphe de la mort, de fantaisie qui triomphe de la réalité, d'optimisme qui triomphe de la pleurnicherie des moralistes ; on n'y récite pas des rosaires, mais on s'y raconte des histoires, souvent d'amour et parfois lestes. « *Les cent nouvelles de Boccace représentent la comédie humaine, comme les cent chants de Dante représentent la comédie divine. Quand Dante mourut, Boccace avait 8 ans, mais entre eux il semble que des siècles soient passés. Le premier était la conscience de son temps, le second le miroir. Dante cherchait des valeurs éternelles, Boccace les chroniques de la ruelle. Pour Dante, le péché est le point de départ du remords et de la rédemption, pour Boccace, c'est le point d'arrivée de sa contemplation désengagée. Pour Dante, l'homme est provisoire sur cette terre, pèlerin anxieux de l'au-delà, pour Boccace l'homme se trouve très bien sur cette terre, surtout en compagnie féminine* » (Cesare Marchi, *Boccaccio*, Rizzoli, 1975, pp. 114-115). C'est vrai, imitateur des formes dantesques, Boccace est un anti-Dante. Il aurait sûrement aimé *Charlie Hebdo*, de son culte de la sexualité libre à sa critique des religions !

Dès les premières publications, les traditionalistes critiquèrent beaucoup Boccace : n'avait-il pas honte, à son âge (presque 40 ans, à cette époque, c'est le début de la vieillesse), d'écrire des choses si frivoles, ces choses que les bourgeois et les ecclésiastiques faisaient sans scrupules ? Non, dit-il, j'écris pour « *le temps libre* » des femmes, qui sont soumises à l'appétit et au pouvoir des hommes.

Il y a peu de vrais péchés, sinon la **stupidité et l'ignorance** (Cf. *La pierre enchantée*, 8e journée, Nouvelle 3,

l'histoire de Calandrino), et **l'avarice, l'amour de l'argent** (Cf. Journée 3, Nouvelle 5, *Le moyen de parvenir* : Zima est amoureux, et il est prêt à tout sacrifier pour son amour, Francesco Vergellesi au contraire ne pense qu'à ses biens, et il met en jeu l'honneur de sa femme par son avarice cynique). Il est clair que la sympathie de Giovanni va au jeune Zima, et Vergellesi sera bien puni, c'est un des nombreux cocus du *Décameron* ! Cf aussi VI, 9, *Chez les morts*, la remarque de la reine : « Vous savez, n'est-ce pas, qu'au temps passé, il régnait dans notre ville de très belles et louables pratiques, dont aucune n'a survécu jusqu'aujourd'hui. La faute en est à la ladrerie qui s'est accrue chez nous en même temps que la richesse, et qui a complètement banni les mœurs d'autrefois » (Ibid. p. 409).

Il n'y a qu'une vertu, **l'intelligence** (sous toutes ses formes, incluant la ruse, l'astuce, etc. mais toujours tolérante. Giovanni exècre en particulier l'intolérance religieuse) ; mais l'intelligence confine avec la **fourberie** : le monde est une grande arène où se mènent des luttes féroces, dans lesquelles c'est toujours le fourbe qui l'emporte sur le sot, ou le naïf ou l'ignorant (Cf. **Journée 6, Nouvelle 7, L'art d'utiliser les restes ; Journée 3, Nouvelle 2, Le palefrenier avantageux**). Les fourbes appartiennent souvent à un monde grossier, primitif, dominé par ses désirs les plus bas, que Boccace trouve autour de lui. Pourtant la fourberie est parfois le fait de gens intelligents et raffinés (Voir Fra Cipolla, VI, 10, qui est très ingénieux ; l'astuce de Tessa pour cacher son amant, VII, 1, *Le fantôme* ou celle de Peronella, VII, 2 et d'Agnès, VII, 3, *Le vermifuge* ; ser Ciappelletto, I, 1 ; le palefrenier du roi, III, 2 ; le boulanger Cisti, VI, 2 ; le piquant de la réplique de Chichibio, VI, 4 ; la « *prompte répartie* » de Giotto, VI, 5 ; l'éloquence de Filippa, VI, 7 ; la finesse de Cavalcanti, VI, 9 ; dans toute la Journée VI, Boccace loue la verve et l'intelligence de la ville de Florence).

L'intelligence est aussi souvent représentée par de grands personnages fins, courtois et désintéressés, qui savent donner et qui pensent, souvenir de l'atmosphère qui régnait à la cour de Naples : le marquis de Saluzzo, **Journée X, Nouvelle 10, Physiologie du mariage**, l'histoire du marquis et de Griselda ; Tito Quinzio Fulvo et Gisippo, **Journée X, Nouvelle 8, Qu'un ami véritable est une douce chose** ; Mitridanes et Natan, **Journée X, Nouvelle 3, Natan le sage** ; le roi Pierre d'Aragon, **Journée X, Nouvelle 7, À quoi rêvent les jeunes filles ?** ; Gentile de Carisendi, **Journée X, Nouvelle 4, La morte vivante** ; Federigo degli Alberighi, **Journée V, Nouvelle 9, Le faucon**, qui sacrifie son faucon par amour de la dame Giovanna ; et autres personnages nobles de cœur et courtois qui occupent, pas par hasard, toute la dernière journée du *Décameron*, et donnent une idée différente de l'unité de l'œuvre de Boccaccio : elle est loin de n'être qu'une collection de gens sots, grossiers et calculateurs.

Le réalisme de Boccace

Et ce qui frappe dans toutes ces nouvelles, c'est que la Providence divine ou le hasard de la Fortune disparaissent des récits : tout s'enchaîne de façon naturelle, tout a une cause identifiable, tout est logique, d'où l'importance des particules de cause et de conséquence (« *laonde* », « *per la qual cosa* », etc.) : voir la **Nouvelle 2 de la journée II, Saint Julien l'Hospitalier**, l'histoire de Rinaldo d'Esti et de la jeune et belle veuve.

Un autre point important est le **réalisme** historique de Boccace : presque tous ses protagonistes sont des personnages historiques et appartiennent à des familles connues, les faits se déroulent dans des régions ou des villes bien précisées et décrites, Florence, Sienne, Certaldo, Naples, Rome, villes orientales, les situations sont toujours expliquées et justifiées, les actions et les psychologies ont des raisons d'être clairement explicitées. Et même les situations les plus invraisemblables, les psychologies les plus incroyables sont justifiées et deviennent plausibles. La langue elle-même s'adapte à la situation : Chichibio emploie des mots de dialecte de Vénétie (VI, 4), la nouvelle 8 de la Journée II introduit des mots inspirés du français, la nouvelle 5 de la Journée II du dialecte napolitain, dans d'autres un dialecte sicilien (VIII, 10).

Giovanni **rit en particulier de la peur de l'Enfer** que décrivaient les prédicateurs comme Jacopo Passavanti (1302-1357 - *Le miroir de la vraie pénitence* = *Lo specchio di vera penitenza*, accessible sur Internet) ou Fra Giacomino da Verona (1260 - ?, *De Babilonia civitate infernali*, accessible sur Wikisource) : le seul « enfer » qu'il connaisse est celui qu'il imagine lorsqu'il montre comment le Frère Rustico met son « diable » dans « l'enfer » de la jeune et belle Alibech, pour leur plus grand plaisir (**Troisième Journée, Nouvelle 10, Un bon petit diable**). Et puis il s'irrite que l'intolérance de l'Inquisition aille de pair avec la vie débauchée de nombreux ecclésiastiques et religieuses, qu'il raconte dans plusieurs *Nouvelles*, en même temps que leur avarice et leur avidité d'argent (Cf. **Troisième Journée, 1ère Nouvelle, Le sérail du muet**, l'histoire du jardinier qui transforme un couvent de nonnes en harem ; **Première journée, 2e Nouvelle, L'École de Rome**, où est montrée la corruption du clergé romain ; **Première journée, 3e Nouvelle, La parabole des Trois anneaux**, sur la

validité objective des trois religions monothéistes : les trois se ressemblent, laquelle peut prétendre représenter la Parole de Dieu ? L'intolérance théologique est donc impossible).

L'envers de la *Divine Comédie* et les débuts de l'humanisme

Dans cette description empirique d'un monde aussi divers, Boccace ne révolutionne pas le monde médiéval, il montre simplement que la réalité d'aujourd'hui est autre que ce que dit l'Église médiévale ; il en est une négation et une dérision, l'envers de la *Divine Comédie* : Francesca da Rimini est condamnée à l'Enfer parce qu'elle a cédé à l'amour, parce qu'elle disait : « *Amor ch'a nullo amato amor perdona = l'amour qui ne permet à aucun être aimé de ne pas aimer* » ; l'héroïne de Boccace (**Journée 5, Nouvelle 8, La chasse infernale**) est condamnée au contraire à l'Enfer parce qu'elle a refusé de céder à celui qui l'aimait, et elle est livrée aux chiens furieux, et ce spectacle infernal eut ce résultat : « *La frayeur ébranla à tel point toutes les femmes de Ravenne qu'elles furent plus dociles que par le passé aux plaisirs des hommes* ». La « vertu » est punie ! Voir aussi dans **Journée 3, Nouvelle 7, Une vieille maîtresse**, le discours de Tebaldo sur la corruption des Frères quand ils prêchent l'Enfer. Il montre par ailleurs à Monna Ermellina qu'elle a fait un péché en abandonnant son amant. Et Giovanni précise que dans l'au-delà on n'est pas puni pour avoir couché avec sa « commère » (Cf. **Journée 7, Nouvelle 10, Les Joyeuses commères**, p. 476).

Giovanni aborde aussi de nombreux thèmes modernes : il déteste par exemple la **jalousie** : voir **Journée 2, Nouvelle 10, Ne forcez point votre talent**, Boccace brise une lance en faveur de l'**émancipation féminine**. Le corsaire Paganino da Monaco n'a pas tort de prendre la femme du juge Riccardo di Chinzica qui refusait de répondre à ses désirs ; chose rare au XIV^e siècle, Boccace estime que les femmes ont des plaisirs et des désirs, à la différence de la morale bourgeoise qui affirmera plus tard que « *une femme honnête n'a pas de plaisir* », et donc pas de désirs. Il condamne le **crime d'honneur** : voir **Journée 4, Nouvelle 5, Le basilic**, les trois frères d'Isabetta assassinent son amant Lorenzo qui n'est que le gérant de leurs affaires. Il évoque le thème des **noces réparatrices** (**Journée 5, Nouvelle 4, Le rossignol**). Il raconte des **amours échangistes** entre deux couples (**Journée 8, Nouvelle 8, La danse sur le coffre**) : « *Et depuis ce jour, chaque femme eut deux maris et chacun d'eux eut deux femmes, sans qu'il surgît entre eux le moindre litige ou la moindre querelle* ».

Boccace détestait la banque, l'argent et le commerce ; mais il avait parfaitement compris qu'on était entré dans une ère où ce n'était plus le féodalisme agricole qui l'emportait, mais une nouvelle réalité capitaliste et mercantile, où la condamnation du prêt à intérêt par l'Église ne valait plus. Giovanni, qui déteste les commerçants et les industriels, fait cependant leur apologie, écrit leur épopée ; il est en cela révolutionnaire. Sur le plan religieux, Boccace se moque des miracles et du culte des reliques que toutes les églises européennes se disputaient (**Journée 6, Nouvelle 10, L'éloquence de Fra Cipolla**) : le Frère Cipolla veut montrer à Certaldo une plume de l'Ange Gabriel tombé dans la chambre de la Vierge Marie lors de l'Annonciation, que va-t-il faire



lorsqu'il verra que cette plume (de perroquet des Indes) est remplacée par des morceaux de charbon ? Il s'en tire avec d'autres mensonges. Boccace tourne ainsi en dérision le fanatisme des reliques et l'exploitation de la bonne foi populaire ; mais il n'est pas un militant anticlérical : il constate simplement que les choses fonctionnent ainsi, et il les raconte en souriant, ce n'est pas de sa faute si la superstition l'emporte sur la religion, et si les masses ignorantes se laissent bernier par des moines beaux parleurs, et si le culte des saints protecteurs avait pris la place des dieux protecteurs de l'Antiquité. Boccace se contente de démolir ces croyances médiévales et de montrer leur ridicule : c'est

ainsi qu'il contribue à bouleverser l'ancienne vision du monde. (Voir aussi la **Nouvelle 2 de la journée 2, Saint Julien l'Hospitalier**, sur la protection des voyageurs). Il s'explique très souvent sur la réalité de ce qu'il décrit, comme dans la **Nouvelle 10 de la Journée 6**, Après la Nouvelle de Fra Cipolla (VI, 10), voici le discours de Dionée :

« *J'entends qu'on traite demain des bons tours que, pour défendre leur amour ou sauver leurs propres personnes, des femmes ont pu jouer à leurs maris, conscients ou non d'être dupés* ». Trouvant le sujet peu convenable, quelques auditrices réclamaient son changement. « *Mesdames leur répondit le roi* (de la journée, Dionée : chaque jour les participants élisent un « roi ». NDR) *je vois, tout aussi bien que vous, ce que j'ai demandé. Les arguments ne sauraient fléchir ma décision. Quand hommes et femmes se gardent de toute action malhonnête, on peut les autoriser à dire n'importe quoi. Ignorez-vous que nous traversons une époque de perversité où les juges ont abandonné les tribunaux, où les lois divines et humaines sont muettes, où toute licence est*

accordée à chacun pour sauver ses jours ? Si donc votre vertu tolère quelque souplesse de langage, non pour vous incliner à un acte immoral, mais pour ménager à vous-même comme aux autres un certain divertissement, je ne vois pas, en bonne justice, comment vous prêteriez plus tard le flanc à la critique. Ce n'est pas tout. Du premier jour jusqu'à présent, notre brigade, quoi qu'on y ait pu dire, a toujours respecté la stricte vertu. A mon sens, elle n'a point d'éclaboussure à son passif, et, avec l'aide de Dieu, elle ne se laissera pas souiller. Qui ne connaît d'ailleurs votre vertu ? Ni les plaisants propos, ni même la peur de la mort, ne sauraient, je crois, l'ébranler. En toute franchise, si l'on apprend que vous avez une fois reculé devant le récit de joyeuses bagatelles, on vous soupçonnerait peut-être d'avoir vous-mêmes commis une faute de ce genre, et l'on verrait là le motif de votre dérobade. Avec cela, vous me feriez un bel honneur, moi qui me suis toujours montré un serviteur obéissant, si, maintenant que vous m'avez élu roi, vous vouliez m'imposer votre caprice, en vous déroband aux directives que je propose ! Foin de ces scrupules, bons pour des esprits plus chétifs que les nôtres ! Et que chacune, sous l'inspiration d'un heureux génie, ne pense qu'à nous bailler quelque jolie histoire. »

Boccace est la meilleure expression de la fin des valeurs du monde médiéval, crise de l'Empire et de l'Église, mais aussi crise des Communes et de leur dynamisme politique ; elles font faillite (le père de Boccace y participe), montrant l'envers d'un monde fondé sur l'argent ; de nouvelles classes, de nouvelles situations sociales se profilent, mettant en place cette société de transition que furent les « Seigneuries » (les Médicis à Florence, les Visconti et les Sforza à Milan, les Savoia à Turin, etc.). Une nouvelle idéologie va naître aussi, celle de l'« Humanisme » de la « Renaissance » ; Boccace en est une première expression, mais il exprime non pas cette nouvelle vision du monde, mais simplement une satire, une destruction de la civilisation précédente du Moyen-Âge ; il n'exprime pas une nouvelle grande synthèse philosophique ou religieuse, mais une analyse de tous les détails de cette société en déconstruction, de tous ses vices, de tous ses types sociaux, cette société où Dieu apparaît loin, protégeant l'avare et l'homme cruel aussi bien que le pauvre et le bon, loin des prières des hommes : c'est celle-ci la réalité qui est visible aux yeux de Boccace et qu'il décrit, comme elle fut présente d'une autre façon aux yeux de son contemporain et ami, Francesco Petrarca.

L'amour est au centre de tout

L'amour est l'élément central de la pensée de Boccaccio, c'est la sollicitation sexuelle qui est la plus forte chez tous les hommes (chez toutes les femmes aussi, et c'est nouveau dans la littérature) ; ce n'est plus l'amour « courtois », et rien ne protège les hommes de la pointe du désir : Cf. l'introduction de la **Journée 4**, l'histoire de ce jeune garçon qui voit pour la première fois des filles, et qui demande à son père qui sont ces êtres merveilleux, et Boccace commente :

« Et le père comprit sur le champ que la Nature était plus forte que ses savants calculs. Il eut regret d'avoir conduit son fils à Florence. Mais il suffit d'avoir narré jusqu'à ce point la présente histoire. Je me tourne à nouveau contre ceux à qui je la dédie. Certains de mes censeurs, mes jeunes amies, disent que j'ai tort de chercher à vous plaire et que vous me plaisez trop. Je l'avoue en toute franchise : vous me plaisez et je fais effort pour vous plaire. Mais je demande à mes gens s'il y a là de quoi surprendre, compte tenu ... Oh! je ne fais point ici valoir que j'ai connu les baisers amoureux, les doux enlacements, les étreintes délicieuses qu'on obtient souvent de vous, mes suaves amies. Je dis seulement que j'ai eu et que j'ai constamment sous les yeux votre allure gracieuse, votre beauté si désirable, l'élégance qui vous pare, et cette noblesse qui vous est propre. Or un jeune garçon, élevé, formé, grandi dans un repaire solitaire et sauvage de montagne, n'avait point franchi les limites de sa petite cellule, et n'avait eu d'autre société que celle de son père : à peine vous a-t-il vues, que vous devenez le seul objet de ses désirs ; c'est vous seules qu'il réclame, vous seules qu'il poursuit de vœux ! Et la critique va me mordre et me déchirer, moi que le Ciel a façonné jusqu'à la moelle pour vous aimer, moi qui, dès ma tendre jeunesse, suis tout entier tourné vers vous, moi que pénètrent l'intense éclat de votre regard, la douceur et le miel de vos paroles, l'ardeur et la flamme de vos soupirs émouvants. Est-il juste que vous me plaisiez, ou que je cherche à vous plaire, si l'on considère d'abord que vous plaisez par dessus tout à un jeune ermite, dénué du moindre sentiment, autant dire à un animal sauvage ? Pour ne point vous aimer et ne pas désirer votre amour, il faut ignorer, il faut ne point sentir la toute-puissance des plaisirs et des penchants naturels. On peut dès lors m'attaquer. Je ne m'en soucie guère » (Trad. Bourciez, pp. 260-261).

Boccace ne fait pas de cela une théorie ou un schéma d'interprétation de la réalité, il le constate empiriquement ;

comme dit l'abbesse du couvent conquis par Masetto, « *il est impossible de se défendre des stimulations de la chair* », surtout si l'on est un être plus raffiné et cultivé, comme le sont souvent les moines et les religieuses. Mais le désir de posséder un corps comme celui d'Alatiel (**Journée 2, Nouvelle 7, Les Mille et Une Nuits d'Alatiel**) peut pousser à tous les crimes les 9 hommes qui la posséderont successivement après avoir tué le précédent. L'amour n'est évidemment pas que sexualité, et Boccace fait place aux grands amoureux et grandes amoureuses (Ghismonda, IV, 1 ; Isabetta, IV, 5, la femme de Guglielmo Rossiglione, IV, 9, Costanza, V, 5, Lisa, X, 7, 11 ...) tout en évoquant aussi quelques femmes « vertueuses » et fidèles (La Marquise de Monferrato, I, 5, Ginevra, II, 9, Giletta di Nerbona, III, 9, donna Dianora, X, 5, Griselda, X, 10, ...). Carlo Salinari conclut ainsi son introduction au *Décameron* (Laterza, 1973, pp. XX-XXI) :

« Le Décaméron est certainement une immense galerie de paysages, de milieux, de situations, de sentiments, d'affirmations dans laquelle se bouscule une foule innombrable de types humains. L'héroïsme et la plaisanterie, l'amour courtois et l'amour sensuel, l'esprit prompt et aiguisé et l'esprit obtus et crédule, la joie et la douleur, la richesse et la pauvreté, la gloire et l'honneur, le vice et la tromperie, la vie et la mort, rien ne semble échapper à l'œil du narrateur. Et, à côté de ces thèmes, les paysages effrayants des tempêtes et ceux sereins des jardins fleuris, la nature sauvage des pays de montagne et celle riante de vallées tranquilles et de doux bosquets, la taverne et le palais royal, la boutique d'artisan et le sombre château féodal, les espaces immenses de longs voyages et le quartier de Florence, les villes italiennes familières et les villes fabuleuses d'Orient, les ruelles malfamées et les salles chaudes et hospitalières des maisons de maîtres. Matière multiforme et très riche, donc, qui serait toutefois désordonnée et contradictoire si elle n'était pas unifiée et harmonisée par l'attitude réaliste de l'auteur, son adhésion sans préjugés aux choses et aux personnes, sa liberté vis-à-vis de tout schéma idéologique qui est liberté de prise directe sur le réel. Attitude rénovatrice, en ligne avec les exigences les plus profondes de l'Humanisme naissant (...) C'est l'affirmation orgueilleuse d'une nouvelle poétique qui atteint ses résultats les plus élevés avec Machiavel et avec l'Arioste ».

Boccace n'en porte pas moins ses jugements personnels sur la réalité présente, dès le début : l'introduction de I, 7 dit la corruption des clercs (P. 66) ; I, 8, celle des courtisans ; I, 10 expose la sottise des femmes trop parées (p. 74)... Boccace n'est pas un philosophe, ni un psychologue, ni un sociologue : ce qu'il veut pratiquer, c'est la « littérature » et la poésie sous toutes ses formes, inspiré par la littérature grecque et romaine et par les poètes florentins du Moyen-Âge, Dante en tête ; et c'est dans l'écriture « littéraire » qu'il traduit la réalité sociale et historique qu'il voit autour de lui.

Schéma des dix journées du *Décameron*.

Introduction : Le « *proemio* » initial est suivi d'une introduction dans laquelle l'auteur dresse un terrible tableau de la peste de 1348.

Premier jour : Reine — **Pampinea** : « *Où l'on parle de ce qui sera le plus agréable à chacun.* » : 1) La fausse confession de ser Ciappelletto, 2) La conversion d'Abraam grâce à la corruption de la Curie romaine, 3) Melchisédech et la parabole des trois anneaux, 4) La règle de l'ordre (le moine et l'abbé avare et exploiteur), 5) La marquise de Montferrat et le roi de France, 6) L'hypocrisie des religieux, 7) L'histoire de Bergamino pour échapper à l'avarice de Can della Scala, 8) Un bon mot de Borsiere contre l'avarice de Grimaldi, 9) L'intervention d'une dame rend énergique un roi fainéant, 10) Un chirurgien spirituel.

Deuxième jour : Reine — **Filomena** : « *Où l'on parle de ceux qui, tourmentés par le sort, finissent au-delà de toute espérance par se tirer d'affaire.* » 1) La ruse de Martellino, 2) St Julien l'Hospitalier, histoire de Rinaldo d'Esti et de la veuve, 3) Le marchand Alessandro épouse la fille du roi d'Angleterre, 4) Landolfo Rufolo se sauve de la tempête, 5) Les parfums de Naples (Andreuccio da Perugia), 6) Beritola, 7) Les mille et une nuits d'Alatiel, 8) Vengeance de reine (Il conte d'Anguersa), 9) Bernabò da Genova et Ginevra, 10) Paganino da Monaco et Bartolomea.

Troisième jour : Reine — **Neifile** : « *Où l'on parle de ceux qui, par leur ingéniosité, ont obtenu ce qu'ils voulaient, ou ont retrouvé ce qu'ils avaient perdu.* » 1) Le jardinier Masetto au couvent, 2) Le palefrenier et la reine, 3) Une dame amoureuse amène un frère à faire l'entremetteur, 4) La clé du Paradis, Don Felice et Frère Puccio, 5) Zima et la femme de Vergellesi, 6) Ricciardo Minutolo amène par ruse Catella à coucher avec lui, 7) Tedaldo degli Elisei retrouve sa maîtresse, 8) Histoire de Ferondo, 9) Gilette de Narbonne, 10) Alibech et le moine.

Quatrième jour : Roi — **Filostrato** : « *Où l'on parle de ceux qui eurent des amours se terminant par une fin tragique.* » 1) Tancredi tue l'amant de sa fille, 2) Frate Alberto et l'Ange Gabriel, 3) Les folies amoureuses, 4) Histoire de Gerbino, 5) Isabetta et le basilic, 6) Andreuola et Gabriotto, 7) Simona, Pasquino et la sauge, 8) Girolamo et Salvestra, 9) Guglielmo Rossiglione tue l'amant de sa femme qui se jette par la fenêtre, 10) Le narcotique.

Cinquième jour: Reine — **Fiammetta:** «*Où l'on parle des fins heureuses terminant des amours tragiques.* » 1) Cimone, Lisimaco, Ifigenia et Cassandra, 2) Gostanza et Martuccio Gomito, 3) Pietro Boccamazza et l'Agnolella, 4) La cage du rossignol, 5) La pupille, 6) Gianni et Restitura sont sauvés de l'empereur, 7) Teodoro et Violante, 8) la chasse infernale, Nastagio degli Onesti, 9) Federico degli Alberighi conquiert avec son faucon, 10) À pile ou face, l'histoire de Pietro di Viciolo et de sa femme.

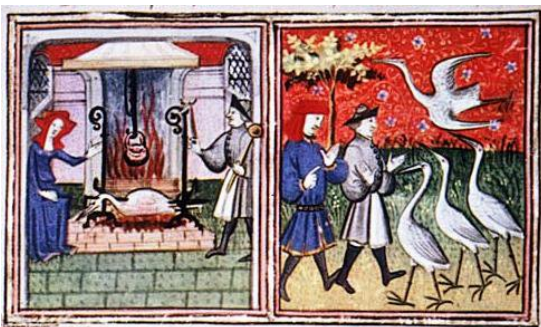
Sixième jour : Reine — **Elissa :** «*Où l'on parle de ceux qui évitent dommage, danger ou honte par l'usage d'une prompte réplique.* » 1) Un conteur qui s'embrouille, 2) L'astuce du boulanger Cisti, 3) Monna Nonna de' Pulci remet à sa place l'évêque de Florence, 4) Le cuisinier Chichibio, 5) Un bon mot de Giotto, 6) Michele Scalza gagne un repas, 7) Madonna Filippa se sauve d'un procès d'adultère par un mot juste, 8) Fresco conseille sa nièce, 9) Un bon mot de Guido Cavalcanti, 10) Frate Cipolla et la plume de l'Ange Gabriel.

Septième jour : Roi — **Dioneo :** «*Où l'on parle des tours que les femmes, poussées par amour ou pour leur salut, ont joué à leurs maris, conscients ou non.* » 1) Gianni Lotteringhi et le fantôme, 2) Peronella cache son amant dans un tonneau, 3) Frère Rinaldo couche avec sa commère, 4) Tofano et sa femme dans le puits, 5) La précaution inutile, un jaloux confesse sa femme, 6) Madama Isabella et ses amants, 7) Lodovico et son amour pour Beatrice, 8) Arriguccio Berlinghieri est trompé par sa femme Simona et son amant Roberto, 9) La cueillette des poires, Lidia et Pirro, 10) Les joyeuses commères de Sienne.

Huitième jour : Reine — **Lauretta :** «*Où l'on parle des tours que les femmes jouent aux hommes et vice versa, ou que les hommes se jouent entre eux.* » 1) Gulfardo trompe une méchante femme et son mari, 2) Le curé de Varlungo est amoureux de Belcolor, appétissante paysanne, et réussit à récupérer son beau manteau, 3) La pierre enchantée de Calandrino, trompé par Bruno et Buffalmaco, 4) L'archiprêtre de Fiesole est amoureux d'une veuve qui le fait coucher avec sa servante, 5) Trois jeunes gens arrachent sa culotte à un juge d'Ancône, 6) Bruno et Buffalmaco dérobent un porc à Calandrino, 7) Un clerc amoureux est trompé par la veuve qu'il aime qui le fait dormir dehors dans une nuit d'hiver ; il se vengera l'été suivant, 8) Deux jeunes siennois se partagent leurs femmes, 9) Maître Simon est trompé par Bruno et Buffalmaco qui le plongent dans une fosse, 10) Madame Blanchefleur, prostituée sicilienne, dépouille un jeune marchand florentin.

Neuvième jour : Reine — **Emilia :** «*Où chacun parle de ce qui lui est le plus agréable.* » 1) Francesca, veuve de Pistoia, évince ses deux amoureux, 2) Une jeune religieuse, surprise avec son amant, évite les reproches de sa supérieure qui couchait avec un prêtre, 3) Bruno, Buffalmaco et maître Simon font croire à Calandrino qu'il est «*enceint* », 4) Cecco de Fortarrigo trompe son ami Angiulieri, 5) Bruno trompe Calandrino amoureux d'une jeune paysanne, 6) Deux jeunes gens en voyage couchent avec la femme et la fille de l'aubergiste, 7) Le rêve vérifié de Talano di Molese, 8) Biondello fait une farce à Ciaccio, 9) Les conseils de Salomon, 10) Donno Gianni transforme la femme de Pietro en jument, mais celui-ci ne veut pas qu'elle ait de queue.

Dixième jour : Roi — **Panfilo :** «*Où l'on parle de tous ceux qui agirent en amour ou autre circonstance avec libéralité ou magnificence.* » 1) Ruggieri de Figiovanni et le roi d'Espagne, 2) Le bandit gentilhomme Ghino di Tacco fait prisonnier l'abbé de Cluny et lui guérit son mal d'estomac, 3) Mitridanes et Natan deviennent amis, 4) Gentile de' Carisendi sort de son tombeau une morte vivante et la restitue à son mari, 5) Ansaldo construit à Dianora un jardin enchanté sans rien lui demander, 6) Le roi Charles renonce à une jeune fille dont il est amoureux, 7) Le roi Pierre reçoit une jeune fille amoureuse de lui et lui fait faire un brillant mariage, 8) La bonté de Tito pour son ami Gisippo, 9) La bonté de Saladino, sultan de Babylone, pour son ami Torello, 10) Le mariage du marquis de Saluzzo.



La storia di Chichibio e delle gru, manoscritto del Decamerone

Botticelli, *Storia di Nastagio*, primo episodio, Madrid, Museo del Prado, 1483.



Bibliographie : vous pouvez trouver facilement des traductions du *Décameron*, y-compris en éditions économiques, une traduction de la *Fiammetta* (Arléa, 2003), de la *Généalogie des dieux païens* (Presses Universitaires de Strasbourg, 2001). Pour d'autres textes, c'est plus difficile, mais commencez donc par là.